MIANI *(Giovanni)* [Rovigo (Vénétie), 19.3.1810-Nangazizi, 11.1872].

C'était un artiste dans l'âme. On le trouve élève à l'Académie des Beaux-Arts de Venise en 1824, puis élève du sculpteur Garbato. Le comte Bragadino en fait son héritier. Dès lors, Miani cultive la musique. Il compose un opéra : *Un Torneo à Ptolemaï*, joué au théâtre San Benedetto et qui lui vaut les éloges de la critique, notamment de Vadai et des maîtres Spontini et Rossini.

Son emballement pour la musique est tel, à ce moment, qu'il dépense en recherches et en voyages pour la composition d'une Histoire universelle de la Musique tout le patrimoine que lui a laissé le comte Bragadino.

En 1847, il veut fonder à Rome une Ecole de Musique, projet auquel il doit bientôt renoncer par suite de la concurrence de l'Académie « Sainte-Cécile » et des leçons qu'il donne lui-même, à l'île de Malte.

Il revient de Malte en 1848, au moment où éclate la révolution à Venise. Patriote enthousiaste, il prend les armes contre l'Autriche, mais la chute de Venise, en portant un coup mortel à la liberté italienne, l'oblige à émigrer. Il vit à Paris. C'était l'époque où, dans certains milieux intellectuels, la question des sources du Nil était vivement débattue.

La pensée de se consacrer aux expéditions africaines germe aussitôt dans son esprit. C'est qu'il a saisi toute l'importance géographique et économique que présente la découverte des sources du Nil.

Un historiographe belge d'une autorité méritée, Wauters, fait de Miani un missionnaire. Sur la foi de ce renseignement, les géographes et conférenciers postérieurs ont toujours présenté Miani comme tel. Souvent même on l'appelle Monseigneur Miani. Il n'en est rien.

L'erreur vient probablement de ce que dans son ouvrage *Dix années en Equatoria*, Gaetano Gasati publie un portrait de Miani, en costume arabe, la tête enturbannée et, sur la poitrine, une croix qui, étant donnée la barbe abondante de Miani, ne peut manquer de passer, à première vue, pour la croix pectorale d'un Vicaire Apostolique.

Miani part à ses frais, voyageant d'abord dans la Basse-Egypte et le Nord de l'Afrique.

Après s'être en quelque sorte ainsi entraîné, il passe la mer Rouge, débarque à Suakin, d'où il atteint, à dos de chameau, à travers le désert, Khartoum, capitale du Soudan, point de départ de toute caravane destinée à atteindre le Bahr-el-Djebel. Il y trouve, installée depuis 1848, une Mission des Pères du Sacré-Cœur de Vérone. Après s'être reposé quelques jours, il quitte Khartoum, le 6 décembre 1856, avec le dessein de remonter le cours du Nil Blanc, à bord d'un voilier affrété par des Soudanais, trafiquants d'ivoire et d'esclaves. Il débarque à Gondokoro en 1857, point le plus méridional atteint jusque-là par les trafiquants, situé en face de Redjaf. Ses ressources épuisées, il est obligé de revenir à Khartoum en 1858.

De ce premier voyage, il publia des notes et une carte qui lui valurent, sur la proposition de Geoffroy Saint-Hilaire, d'être nommé membre honoraire de la Société de Géographie de Paris.

Nous le retrouvons, en 1859, au Caire, où il a résolu de préparer une deuxième expédition dans le Haut-Nil. Des subsides lui sont parvenus de la part de Napoléon III, du Vice-Roi d'Egypte et de ses amis de France, notamment de la famille Revol, de Lyon, dont un des membres décide de l'accompagner dans son exploration.

Il a d'ailleurs encore deux autres Français comme compagnons dont un capitaine au long cours et le peintre Dumas.

Tous les trois, à Khartoum, avaient déjà renoncé à leurs projets d'ailleurs, si bien que Miani dut réorganiser son expédition en prenant, comme associé, le Maltais André de Bono.

Le 6 décembre 1859, il quittait Khartoum et atteignait Gondokoro en janvier 1860. C'est de Gondokoro, centre très important de la région, que partaient les caravanes de de Bono pour pénétrer dans le Choua et dans la direction du lac Albert jusqu'à Feloro, où le vékil de de Bono avait même installé une zériba, soit à mi-chemin entre Apuddo et le lac. Ce fut ce vékil, Mohammed Youa-el-Mek, qui fut proposé à la conduite de la caravane que composa Miani avec les éléments que mettait à sa disposition la maison de Bono.

De Gondokoro, Miani longea la rive droite du Nil Blanc, pour atteindre, en décembre 1860, le long du fleuve, la tribu Galuffi, à 3 degrés et demi latitude Nord.

Il ne put aller plus loin. Entravé par la saison des pluies, qui rendait impraticables les sentiers de la région, miné par la fièvre, souffrant d'une plaie à la jambe, il fit demi-tour et revint à Gondokoro (avril 1860), non sans avoir gravé son nom, ou ses initiales G. M., sur un tamarin, que les indigènes, plus tard, montrèrent à Speke et à Baker, en l'appelant « l'arbre du voyageur » (« Sped der el Sewar », en arabe). S'ils ne l'avaient pas induit en erreur, en lui disant que les sources du Nil se trouvaient à un mois de voyage de leur pays, Miani ne serait pas retourné, alors, à Gondokoro et eût certainement été le premier à atteindre Mvouta-Nzigué (lac Albert). Mais les Arabes ne souhaitaient pas le voir aller plus loin, notamment le vékil Mohammed Youat-el-Mek. Ce n'est que plus tard que les Galuffi informèrent Speke et Baker avec exactitude en leur disant que « le Nil sortait d'un grand lac bleu situé à quelques jours de marche seulement de leur pays ».

En avril, donc, Miani, tout désappointé de n'avoir pas atteint les sources du Nil, rentra à Gondokoro.

En juin, il était au Caire et préparait une troisième expédition qui partit le printemps suivant. Elle n'alla pas plus loin que Khartoum.

Miani préféra, en ce moment, rentrer en Europe. Il y fut accueilli et fêté par tous : les Sociétés et Cercles Géographiques, reçu par Victor-Emmanuel, son souverain. Il fit don de ses collections ethnographiques au Musée Correr, à Venise.

Nous le retrouvons bientôt en Egypte, directeur du Jardin zoologique de Khartoum, par la grâce du Khédive.

Il passerait peut-être là le temps qu'il lui reste à vivre, si n'y était arrivée, vers la mi-juin 1870, la nouvelle du voyage de Schweinfurth au pays des Mombutus. Autorisé et même subsidié par le Gouvernement égyptien, Miani, qui ne tient plus en place, décide d'aller, lui aussi, au pays des Mombutus. Ce n'est pas la gloire de Schweinfurth qui l'aiguillonne, mais toujours ce même désir de découvrir les sources du Nil. Le moudir de Khartoum a reçu l'ordre de le recommander, lui, ses bagages, sa suite, ainsi qu'il l'avait fait pour Schweinfurth, deux ans auparavant, à la maison Ghattas : 200 livres sterling lui sont accordées pour l'achat de ses provisions et 1.000 piastres par mois d'indemnité.

Obstiné voyageur, malgré ses 61 ans et une santé tellement délabrée que tout le monde à Khartoum considère sa décision comme une véritable folie, Miani part, le 15 mars 1871. C'est sa dernière expédition.

Le journal de l'explorateur, ou plutôt ce qui nous est parvenu des notes qui devaient lui permettre de l'écrire, a été publié par la « Société de Géographie Italienne ». Ces notes, malheureusement, sont très peu précises sur les points les plus intéressants de son itinéraire.

Parti le 15 mars 1871, Miani arrive, le 15 juin, sur la rive droite du Nil, à Gaba-Shambyl, où il rencontre les vékils El Majo, Ali Arnaud et Mohammed Ali, avec lesquels il arrive, en août, à Lao.

Il y séjourne jusqu'au milieu du mois de septembre, est en tribu Ajar en octobre, d'où il part avec Mohammed Ali, seul, pour passer le mois du Ramadan à Farial, sur le Rohl. De là, sa marche s'enfonce vers le Sud, où il traverse, en pays mittou, les zéribas de Nganna, Nyoli, Reggo, Urungana, et en pays des Lubas, celles de Mundu sur l'Issou, affluent du Haut Tondji.

C'est en janvier 1872 qu'il pénètre dans le bassin du Kibali, nom indigène du fleuve que nous appelons aujourd'hui l'Uele.

Le 1er février 1872, il traverse l'Uele, entre le confluent de la Dungu à l'Est et celui de la Duru, en amont de l'endroit où la Gada se jette dans l'Uele.

Il passe, en février, par la zériba de Monfa, dont le chef est Kupa, fils de Degberra, où la firme Ghattas avait une succursale.

En avril, il est en route pour la Gada, qu'il atteint le 29 avril.

Il traverse la Gada le 29 avril, pour arriver, le 1er mai, à Nangazizi, résidence du chef Mbunza, où il séjourne jusqu'au 25 mai.

Déjà, tandis qu'il est arrêté à la zériba de Monfa de fin février à fin avril, il écrit : « J'attends tranquillement la mort entre mes perroquets et mes petits chiens. Ils sont mon unique compagnie... Un incendie a détruit toutes mes ressources. Les sauvages, probablement dans le but de me dépouiller, ont mis le feu aux hautes herbes qui environnent la zériba. »

A Nangazizi, il constate que le climat est bon, la nourriture excellente. « Ma santé s'améliore », ajoute-t-il. Cependant nous ne le voyons pas, comme Schweinfurth, rayonner dans les environs immédiats de la zériba. Il n'en a plus la force et se repose.

De Mbunza, le camp levé, le 25 mai, l'expédition continue, sans que Miani indique la direction prise, vers le pays des Azande du Sud, pour atteindre, le 27 mai, la frontière mangbetu-azande.

« La route que nous parcourons est belle et riante », se contente d'écrire Miani ; « on traverse des bananeraies... ; peu après, commencent les étangs, les monticules boisés, et je ne puis plus aller à cheval, mon âne ne pouvant passer. Je ne puis davantage aller à pied, à cause de mon extrême faiblesse. A certains endroits, on doit recourir à la hache pour couper les branches et s'ouvrir un chemin. La marche est difficile, bien plus difficile que celle que nous avons supportée avant d'arriver à Mombutu. »

Le 3 juillet, il arrive péniblement chez Bakangoi, après avoir effectué, ce jour-là, une marche de cinq heures et demie et traversé sept lacs ; il s'arrête chez Bakangoi du 3 juillet au 16 septembre.

N'oublions pas qu'il dépend des vékils de la maison Ghattas, que seules les opérations d'achat d'ivoire guident dans le choix et la durée de leurs divers séjours en cours de route.

Les lacs dont parle Miani ne sont évidemment que des rivières que la saison des pluies a gonflées et élargies.

Le 17 septembre, après une marche de quatre heures, on arrive à Gandhuo, sur la Mamopoli, affluent de la rive gauche de la Poko.

Ici, un pénible incident : deux marchands de la caravane ayant enlevé une femme aux indigènes, ceux-ci, par représailles, en s'adressant au plus faible, naturellement, enlèvent son âne à Miani.

Le 20, le campement est levé. On atteint Bangoi, non loin de la Tely, fin septembre, Miani y demeure trente jours, c'est-à-dire tout le mois d'octobre 1872. A Casati, qui passa par le même endroit quelques années après, le chef Bangoi raconta « que la main gauche de Miani était devenue toute noire et que pendant le mois qu'il passa chez lui, le

Inst. roy. colon. belge
Biographie Coloniale Belge,
T. I, 1948, col. 678-685

mal ne fit qu'empirer et envahir le bras tout entier ».

C'est aux environs du village de Bangoi que Miani traverse le Bomokandi pour rejoindre sur la rive Nord la chefferie de Mangi (Ngura) et la route vers Mombutu.

L'explorateur a atteint à ce moment le comble de la misère la plus extrême. Les indigènes refusent de le passer dans leurs pirogues sur l'autre rive. Les vékils de la maison Ghattas, infidèles au contrat qu'ils avaient signé à Khartoum, sont tout près d'abandonner Miani. Il restait au malheureux trois pièces de cuivre, les trois dernières. Ils les lui firent donner pour payer son passage.

Dans la deuxième quinzaine de novembre, marchant à petites journées, Miani revenait à Nangazizi, le village de Mbunza, où il était arrivé à l'aller le 1er mai.

C'est là qu'il allait bientôt mourir et être inhumé, épuisé qu'il était par la maladie et les fatigues.

« Je n'ai plus de papier pour écrire. Je suis brisé de douleurs à la poitrine. J'ai fait creuser une fosse pour m'enterrer et mes domestiques me baisent les mains en me disant : Que Dieu fasse que tu ne meures point!... Adieu, tant de belles espérances, rêves de ma vie! Adieu, Italie, pour la liberté de laquelle, moi aussi, je me suis battu. La postérité reconnaîtra que j'ai fait un voyage digne d'entrer dans l'Histoire. Et si je survis, il y aura sans doute des compensations à tant de privations. » Il avait 62 ans.

Ce sont les derniers mots écrits de Miani. Comme il le dit, sa tombe fut creusée sous ses yeux par ses serviteurs.

Les vékils de la maison Ghattas l'avaient, eux, complètement abandonné et ce fut à Hussein, le gradé de l'escorte, son homme de confiance, que Miani mourant remit ses dernières lettres.

Bien plus tard, Gessi, un autre explorateur italien, recueillit de cette sépulture quelques ossements qui furent ramenés en Italie et reposent aujourd'hui, précieuses reliques, à Rovigo, ville natale de l'infatigable voyageur.

Certes, l'effort de Miani n'a pas été d'un grand profit pour la science géographique, pour l'avenir économique des pays qu'il a traversés. Il était trop âgé lorsqu'il a entrepris ce qu'il appelle lui-même cet « infernal voyage ». Il lui manqua les ressources matérielles, les forces physiques pour réaliser une œuvre comparable à celle des grands explorateurs de son temps.

Le Révérend Père Lotar, qui s'était dévoué à retracer les voyages de Miani dans l'Uele, a cependant résumé comme ceci les résultats géographiques de son expédition :

1°) Il est le premier qui ait fait mention des populations abarambo, makere, ababua.

2°) Le premier qui ait mentionné l'existence de la Tele, de la Poko, de la Makongo, affluents Sud du Bomokandi.

3°) Le premier qui ait constaté personnellement que le Bomokandi, dans son cours inférieur, prend une direction Nord-Nord-Ouest, attestant qu'il ne peut être qu'un affluent de l'Uele, qui, dès lors, avait en aval un débit beaucoup plus considérable qu'au point où Schweinfurth l'avait traversé, en 1870. Cette conclusion mettait en échec les hypothèses de Schweinfurth sur l'identité du Chari ou du Benue (Benoué) avec l'Uele.

4°) Le premier qui ait signalé l'existence de la Bima, traversant le territoire Ababua.

5°) Le premier à révéler, au Nord-Ouest, au delà des Ababua, un troisième habitat zande, celui des Abandya, que Junker, huit ans plus tard, rencontra sur le Bas Uele.

Miani, enfin, nous parle de l'existence, aux dires des Azande et des Abarambo du Bomokandi, d'un lac situé bien loin, au Sud de Bakengaï. Beaucoup d'explorateurs avaient déjà entendu parler d'un lac équatorial alimenté par une grande rivière indépendante du Nil. Miani apprit que ce lac était sans communication avec l'Uele et était situé presque sous l'Equateur. Ce lac, nous le savons aujourd'hui, n'était que le Congo lui-même. Miani, au lieu d'admettre, comme l'indiquaient les cartes de 1860, que ce lac était alimenté par une rivière venant de l'Ouest, lui donnait, au contraire, un exutoire vers l'Atlantique, Ogoué ou Congo.

Dans le bassin du Congo (bassin de l'Uele), Miani parcourut une distance double de celle parcourue par Schweinfurth. L'entière portée de son expédition nous échappe, parce que son journal et ses notes furent en partie détruits par l'incendie de la zériba, de Monfa, en partie perdus par les Nubiens qui devaient rapporter à Khartoum ses collections et ses bagages.

Schweinfurth fut le premier et l'ardent défenseur de Miani, mais c'est au Révérend Père Lotar que Miani doit d'être connu tel qu'il le mérite.

Un monument lui a été élevé, le 9 septembre 1938, à Niangara, au Congo belge. Sa ville natale, Rovigo, a tenu elle aussi à honorer par un monument la gloire d'un de ses meilleurs citoyens.

24 novembre 1947.

L. Guébels.

I. R. P. Lotar, *Souvenirs de l'Uele : Miani*, revue *Congo*, 1931. — II. A.-J. Wauters, *L'État Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899, p. 10, *qui parle des voyages de l'évêque (!) Miani (!)*. — III. G. Casati, *Dix années en Équatoria*, Paris, 1892, pp. 74-75 (obsèques). — IV. Lotar, Communication à l'Institut Royal Colonial Belge (voir *Bulletin des Sciences*, t. II, n° 2, 1931. — V. Olivier de Bouveignes, *Miani*, dans *Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, jeudi 8 septembre 1938.